

Présentation

Raymond Joly

Volume 24, Number 1, Summer 1991

Vérités à la Marivaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500951ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500951ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Joly, R. (1991). Présentation. *Études littéraires*, 24(1), 5–7.
<https://doi.org/10.7202/500951ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PRÉSENTATION

Chez Marivaux, tout est écrit noir sur blanc, ce qui fait de lui un auteur difficile à comprendre; nous ne sommes pas habitués à écouter la vérité quand elle parle, préférant chercher la « réalité » derrière les mots.

Les acteurs, affirmait-il, doivent se garder de révéler qu'ils en savent plus que leur personnage; « il faut qu'ils ne paraissent jamais sentir la valeur de ce qu'ils disent » (c'est d'Alembert qui rapporte le propos dans son *Éloge*). Il avait bien raison, car leur finesse ne ferait qu'émousser le tranchant de la parole qui les porte.

Et l'auteur? D'où serait venu à Marivaux le privilège sans exemple de ne dire que ce qu'il croit dire? Deux siècles et demi démontrent à quel point sa stratégie était efficace, vouée à un échec qui est le plus grand des succès : nous voyons parler le Chevalier ou Silvia (ou Marianne), nous nous amusons de leur aveuglement jusqu'à l'instant, à la fin, où tout le monde « sait ce qu'il en est » (oh bonheur! c'est le bonheur); la dénégation, ressort principal du plaisir comique, joue de bout en bout, mais la vérité continue à nous parler en nous fuyant, comme au moment où Pierre Carlet la fuyait en la disant; elle ne cesse de nous faire signe au détour d'un trait d'esprit, d'une balourdise, d'une incongruité, d'une récurrence, d'un écho, d'une faille. À nous de l'entendre.

Ce n'est donc pas un hasard si tant des auteurs rassemblés dans ce numéro d'*Études littéraires* se collent le nez sur la lettre, s'obstinent à entendre le sens propre sous les figurés, raisonnent sur les allitérations, les doubles sens et les tournures idiomatiques, et refusent de transiger, dès qu'ils abordent l'analyse des intrigues, sur cet impératif absolu de raison que formulèrent, pour ne citer que quelques-uns de nos maîtres, Aristote, Freud, Corneille, Brecht et Lessing.

Ces rencontres ne découlent pas d'une consigne que nous aurions donnée à nos auteurs (pas plus que le fait que la psychanalyse pointe à plusieurs tournants). Nous ne leur avons imposé qu'une directive : faire porter leur étude sur les années 1731-1737. Cette tranche, riche en beaux exemples de production dramatique, romanesque et « journalistique », est paradoxale à bien des égards. La publication de *la Vie de Marianne*, déjà commencée en 1731 et toujours en cours en 1737, se poursuit à un rythme imprévisible, les parties étant séparées par des intervalles qui étonnent, plus encore que par leur durée, par le foisonnement et la nature de ce qui les remplit. *Marianne* elle-même

change de tonalité chemin faisant, et certains des traits qui s'y marquent avec une force nouvelle (comme l'accent mis sur le sentiment et sur la figure maternelle) se retrouvent au même moment dans les comédies. Ces considérations ne justifiaient-elles pas de faire converger la réflexion sur cette période-là?

Un numéro de revue n'est pas un livre. Plutôt que d'imposer une optique, nous avons fait confiance à l'objet pour susciter la convergence. Soulignons des regroupements qui se sont opérés d'eux-mêmes et qui nous ont guidés au moment d'établir l'ordre de succession des articles.

Viennent d'abord un certain nombre de vues d'ensemble. Michel Gilot a eu la générosité non seulement de dégager les traits caractéristiques de la période qui nous occupe, mais de la situer dans une vue cavalière de toute l'évolution de Marivaux, auteur de théâtre. David Trott, lui aussi, se penche sur les années qui vont du *Jeu de l'amour et du hasard* aux *Fausse Confidences*, mais non plus sous l'angle de la littérature dramatique : c'est de l'observation du rapport entre le public et les spectacles qu'il tire des lumières sur les particularités structurelles de la comédie marivaudienne. Vue d'ensemble également que celle proposée par Jean Sgard, même si elle n'aborde qu'une œuvre du corpus (*le Cabinet du philosophe*), puisqu'elle replace Marivaux dans le cadre de la réflexion de son temps sur la notion même de philosophie.

Les philosophes restent à l'avant-scène dans les trois textes suivants. Les deux premiers portent sur un même spécimen de cette catégorie, l'Hermocrate du *Triomphe de l'amour*. Faudrait-il dire plutôt qu'ils s'y attaquent? Le précepteur du prince Agis ne sort pas réhabilité du parallèle, dont Robert Tomlinson lui fait l'honneur, avec le Socrate du *Banquet*; et l'auteur de ces lignes s'est employé à montrer ce qui rendait le maître si digne de haine aux yeux de Marivaux. Walter Moser pour sa part nous présente le prince philosophe de *la Dispute*, dans une étude qui déborde donc notre période mais qui éclaire la dialectique de la philosophie et du pouvoir.

À classer aussi dans les « Études philosophiques » l'analyse impitoyable que propose Christoph Miething du faux dans *les Fausse Confidences* et dans l'univers marivaudien en général. Le moindre charme de notre numéro, osons-nous croire, n'est pas la diversité des éclairages projetés sur les mêmes objets. Signalons qu'il faudrait un considérable effort de pensée pour réduire la contradiction directe qui semble opposer dans leurs conclusions MM. Miething et Moser, travail digne qu'on l'entreprenne puisque c'est très précisément de l'essentiel qu'ils parlent.

Marivaux et les théâtres de son temps, Marivaux et Voltaire, Platon ou Prévost, Marivaux et les Philosophes attelés à la réécriture du mythe de Pygmalion : c'était déjà entrer dans l'intertextualité, pour reprendre un terme qu'Henri Coulet emploie à regret, ce qui ne l'empêche pas d'illustrer la chose d'une manière particulièrement radicale, sans qu'en souffre le moins du monde la délicatesse de sa lecture de *Marianne*.

À ce roman, long souci, revient de clore l'ensemble. Il ne nous serait pas venu à l'esprit d'évoquer les « ouvrages de dames » à propos de la contribution de notre unique collaboratrice si Elisabeth Haghebaert elle-même n'avait choisi le linge comme objet et l'aiguille comme instrument d'analyse, et d'une manière à faire paraître fort sot quiconque croirait venu le moment de sourire. L'étude de René Démoris, quant à elle, aurait pu aussi figurer au début, avec les synthèses, ou dans une section « Intertextualité », puisque c'est un chassé-croisé de Marivaux à Molière et à Laclos qui le conduit finalement à révéler tout ce qui gravite autour de la mère et de l'inceste dans *la Vie de Marianne*, mais aussi dans *le Paysan parvenu* et dans plusieurs comédies.

Dans la période 1731-1737 se situe une comédie de Marivaux, *le Petit-Maitre corrigé*, qui, à notre connaissance, n'avait jamais été reprise depuis le fiasco de la création. Le public québécois en a eu il y a quelques années la révélation grâce à M^{me} Denise Gagnon, qui l'a montée avec ses élèves du Conservatoire d'art dramatique de notre ville. « Il suffisait », comme on dit, de lire correctement cette œuvre pour lui rendre dans notre siècle, tout en la laissant dans le sien, son entier pouvoir angoissant et comique. Mais ces lectures sont le propre des grands metteurs en scène. Que M^{me} Gagnon nous permette de lui rendre ici hommage.

Raymond Joly
Université Laval